

CHANSON

Courtisans ! atablés dans la splendide orgie,
 La bouche par le rire et la soif élargie,
 Vous célébrez César, très-bon, très-grand, très-pur ;
 Vous buvez, apostats à tout ce qu'on révère,
 5 Le chypre à pleine coupe et la honte à plein verre... –
 Mangez, moi je préfère,
 Vérité, ton pain dur.

Boursier qui tonds le peuple, usurier qui le triches,
 Gais soupeurs de Chevet, ventrus, coquins et riches,
 10 Amis de Fould le juif et de Maupas le grec,
 Laissez le pauvre en pleurs sous la porte cochère ;
 Engraissez-vous, vivez, et faites bonne chère... –
 Mangez, moi je préfère,
 Probité, ton pain sec.

L'opprobre est une lèpre et le crime une dartre.
 Soldats qui revenez du boulevard Montmartre,
 Le vin, au sang mêlé, jaillit sur vos habits ;
 Chantez ! la table emplit l'École militaire,
 Le festin fume, on trinque, on boit, on roule à terre... –
 20 Mangez, moi je préfère,
 Ô gloire, ton pain bis.

Ô peuple des faubourgs, je vous ai vu sublime,
 Aujourd'hui vous avez, serf grisé par le crime,
 Plus d'argent dans la poche, au cœur moins de fierté.
 25 On va, chaîne au cou, rire et boire à la barrière,
 Et vive l'empereur ! et vive le salaire !... –
 Mangez, moi je préfère,
 Ton pain noir, liberté

Jersey. Décembre 1852.

Notes. *Chevet* : meilleur restaurant parisien de l'époque. – *Fould* : banquier français d'origine israélite et ministre des Finances. – *Maupas* : un des organisateurs du coup d'État, préfet puis ministre de la Police. – *grec* : rusé, filou. – *l'École militaire* : lieu de réunion des troupes qui avaient mitraillé la foule, boulevard Montmartre, le 4 décembre 1851. – *barrière* : porte d'entrée à Paris, près de laquelle

se trouvaient de nombreux marchands de vin. – *pain sec* : seule nourriture de ceux qui sont punis. – *pain bis* : pain brun de qualité inférieure donné aux soldats. – *pain noir* : celui du bagne et des prisons.

Ce poème combine de manière très efficace répétitions, variations, oppositions et progression pour mieux dénoncer le second Empire né d'un « crime » (v. 15 et 23) : le coup d'État sanglant du 2 décembre 1851 (v. 16-17). Napoléon III, entouré de courtisans serviles, sert les riches, dévoie l'armée, asservit insidieusement les ouvriers. Chacun de ces quatre groupes sociaux se voit interpellé dans une série d'apostrophes violentes et accusé de trahir les valeurs qui devraient lui être essentielles et auxquelles seul le poète est désormais attaché : « apostats », les « courtisans » bafouent « tout ce qu'on révère » et notamment la « vérité » ; en dépouillant et trompant le peuple, les financiers font fi de la « probité » ; en participant au « crime » du coup d'État, les « soldats » se sont couverts d'« opprobre » et non de « gloire » ; devenu le « serf » de l'empereur, le « peuple des faubourgs » renie sa « liberté ». Cette quatrième valeur est privilégiée par sa place originale : contrairement aux trois autres, elle sonne à la fin du dernier refrain et donc du poème pour faire entendre qu'elle est incompatible avec le second Empire et justifie l'exil d'Hugo.

La singularité du poète, revendiquée à quatre reprises par la répétition de « moi je préfère », est accentuée par le contraste, dans chaque strophe, entre l'ampleur et la redondance des cinq alexandrins et la sèche brièveté des deux hexasyllabes suivants où l'impératif ironique claque comme une insulte à ceux qui acceptent de *manger* le pain de l'autocrate (« César »). Les profiteurs de l'Empire sont présentés selon un ordre hiérarchique, des soutiens naturels (courtisans, banquiers) à ceux qui se sont déshonorés en participant au coup d'État (les soldats) ou avilis en s'y soumettant (le peuple des ouvriers parisiens). Celui-ci se voit reprocher son inaction, il a perdu l'élan « sublime » qui lui avait fait jouer un rôle révolutionnaire en février 1848 et se complaît dans l'ivresse sordide des cabarets. Le raccourci est sévère (Hugo passe sous silence la répression qui a marqué les journées de juin 1848 et coupé le peuple de la bourgeoisie libérale) : il constitue, implicitement, un appel à la révolte contre un régime illégitime et infâme.

Le poète exprime son indignation contre ce régime avec toutes les ressources de la rhétorique et de ses figures (qui ont été présentées p. 47 à 55). C'est d'abord la métaphore de l'orgie, filée jusqu'à l'allégorie. Hugo lui donne une consistance certaine en présentant quelques images visuelles fortes concernant les courtisans (v. 2 et 5), les financiers (v. 8 et 12), les soldats (v. 17 et 19) et les ouvriers (v. 23 et 25). Cette métaphore symbolique (qui se trouve aussi chez Zola et chez Marx) structure le poème et particulièrement les refrains dans lesquels le « pain » (« dur », « sec », « bis », « noir ») dont se contente le poète représente l'exact opposé de « la splendide orgie ».

S'y ajoutent d'autres métaphores expressives : polémiques, elles stigmatisent la cupidité féroce, impitoyable du boursier (v. 8), la flétrissure définitive de l'armée (v. 15), la servitude volontaire des ouvriers (v. 23 et 25). Les divers participants à cette orgie sont aussi cloués au pilori par un vocabulaire explicitement dépréciatif et même insultant (« apostats », « coquins », « juif » – au sens, courant à l'époque, d'usurier, âpre au gain –, « grec », « grisé ») ou chargé, dans le contexte, de connotations dépréciatives (« courtisans », « rire », « ventrus », « riches » – parce que « coquins » –, « vivez » – comme des *viveurs* –, « salaire »).

D'autres figures de rhétorique sont mobilisées pour accentuer cette satire : l'énumération (v. 3, 9 et 12), qui peut être ordonnée selon une gradation ascendante (v. 19), l'hyperbole (v. 18 et 19), le chiasme soulignant une antithèse (v. 24), le parallélisme (v. 8), la répétition (v. 26 et *refrains*), le zeugme (v. 5). Le lecteur, invité à les apprécier, est ainsi disposé à adhérer au point de vue du poète. Sa complicité est d'ailleurs rendue nécessaire par le recours à une ironie souveraine qui feint d'approuver les actions et les paroles des participants à cette orgie monstrueuse pour mieux les condamner (v. 3, 6, 11, 12, 13, 18, 20, 26, 27).

La versification, enfin, contribue à la satire. Le rythme binaire de l'alexandrin donne une forme plus nette aux figures de rhétorique dans les vers 5, 24 et 26. Les rimes établissent entre certains mots des relations de rapprochement (« triches »/« riches ») ou d'opposition (« militaire »/« à terre », « sublime »/« crime ») porteuses de sens.

Fort de ses valeurs politiques et morales mais aussi de sa maîtrise rhétorique et prosodique, Hugo se campe ici en opposant irréductible au second Empire. L'avant-dernier poème des *Châtiments* proclame plus solennellement : « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! » Il n'a regagné la France que le 5 septembre 1870, le lendemain de la chute du second Empire.

4. Analyse d'une tirade du *Tartuffe* (complément au chapitre 6 : Lire le théâtre)

Dans ce passage, (acte I, scène 5), Orgon entend montrer à son beau-frère Cléante qu'il a su reconnaître dans Tartuffe un saint homme.

ORGON

- 281 Ha ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
- 285 Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière ;